

LITTÉRATURE.



FONTENELLE.

(Suite et fin.)

Nous avons insisté un peu sur les débuts de notre héros; nous voulions marquer chacun de ses pas à son entrée dans la carrière, et montrer cette imagination heureuse, féconde plutôt que puissante, qui se dispersait en mille directions diverses, et cherchait tranquillement la vérité. Aussi, à vingt-neuf ans, et sans avoir quitté sa province, Fontenelle avait écrit les ouvrages qui devaient répandre la popularité sur son nom, si l'on y ajoute, toutefois, l'*Histoire des oracles*, qui ne parut qu'en 1687. En homme avisé qu'il était, il n'attendit pas longtemps pour penser que le moment était venu, la tâche à peine achevée, de solliciter son salaire, et, dès 1688, il se présenta comme candidat à l'Académie française. Il s'était un peu trop hâté toutefois, et ce ne fut que le 5 mai 1791 que, complimenté par son oncle Thomas Corneille, il put enfin prendre séance au milieu des Quarante. Il fut appelé, en 1797, à succéder à Du Hamel comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Enfin, il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1701.

C'est dans ce moment de gloire incontesté qu'il convient, il nous semble, de considérer cette figure aimable et sereine, et de saisir, s'il se peut, son véritable caractère. Bien des portraits en ont été tirés; les adversaires et les amis s'y sont exercés à la fois, et tous, malgré la diversité des points de vue, ont un air de famille qui saisit et qui témoigne de la ressemblance. Je n'ai pas la prétention ici d'en esquisser un à mon tour, je voudrais seulement détacher de ceux que les contemporains nous ont laissés les traits principaux et les détails qui le peignent, afin de recomposer le Fontenelle véritable.

Commençons par un ennemi. C'est La Bruyère, dont le trait rapide et brillant marque une empreinte ineffaçable. Il introduit ainsi Fontenelle dans ses *Caractères*, sous le nom de *Cydias*. Je suis obligé d'abrégé.

« *Ascagne* est statuaire, *Hegion* fondeur, *Eschine* foulon, et *Cydias* bel-esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande et des compagnons qui travaillent sous lui; il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne

« manque de parole à Darithée, qui l'a engagé à faire une élégie ; une idylle
 « est sur le métier, c'est pour Crantor qui le presse et qui lui laisse espérer
 « un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit également en
 « l'un et en l'autre..... C'est, en un mot, un composé du pédant et du
 « précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en
 « qui, néanmoins, on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de
 « lui-même. »

C'est du jeune Fontenelle qu'il s'agit ici, avant sa renommée, et du Fontenelle bel-esprit ; et d'ailleurs on comprend de suite que ce n'est qu'une caricature. Toutefois, quelque exagérés qu'en soient les traits, il est, dans l'ensemble, ressemblant, et nous en avons pour garant l'abbé Trublet, l'historien et l'ami de notre héros, qui atteste la fidélité du peintre.

Ceux qui l'ont décrit avec plus d'indulgence et de sympathie ne nous ont laissé que peu d'indications sur son extérieur. Il avait, nous dit-on, *la figure aimable*, sa physionomie annonçait d'abord son esprit, et un air du monde répandu dans toute sa personne le rendait aimable dans toutes ses actions. Un réfugié français en Prusse, Jourdan, qui le vit à Paris en 1733, alors qu'il avait soixante-seize ans, nous le dépeint ainsi : « M. de Fontenelle est magnifiquement logé ; il paraît très à son aise, et richement
 « partagé des biens de dame Fortune. Quoique âgé, il a dans l'œil quelque
 « chose de vif et de fin ; on voit que ce grand homme a été moulé à plaisir
 « par la nature. Recherché dans la bonne compagnie pour son esprit et
 « pour la grâce, il y apportait des séductions irrésistibles. Son langage
 « était noble et fin, poli et obligeant sans flatterie ; il contait bien et brièvement, et le commerce des personnes distinguées excitait aisément sa
 « verve ; alors, pour emprunter les paroles de M^{me} la marquise de Lambert, il avait le talent de la parole et les lèvres de la persuasion. » Il entendait volontiers raillerie, et, si bien fait pour la manier à son tour, ne consentait jamais à s'en servir. « On était parfaitement à son aise avec lui
 « et il y était avec les autres. » Parmi les gens qui manquaient de culture ou d'esprit, il gardait le silence, mais sans affecter le dédain. « Il s'ennuyait,
 « mais très-poliment. » C'était, avant tout, une nature tempérée, un caractère calme où l'on aurait voulu plus de chaleur et plus d'éclat ; point froid cependant, mais doucement enjoué. M^{me} Geoffrin, qui fut l'amie de sa vieillesse et son exécutrice testamentaire, nous a laissé sur lui, avec son aimable brusquerie, un crayon plein de grâce. « Il ne riait jamais ; je lui
 « disais un jour : Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri. — Non, répondit-il, je n'ai jamais fait *ah ! ah ! ah !* — Voilà l'idée qu'il avait du rire.

« Il souriait seulement aux choses fines, mais il ne connaissait aucun sentiment vif... Il n'avait jamais pleuré (ici pourtant M^{me} Geoffrin se trompe, il avait pleuré un ami); il ne s'était jamais mis en colère; il n'avait jamais couru...; il n'avait jamais interrompu personne, etc. » On le voit assez bien, il nous semble, dans ce petit tableau. La modération était, en tout, son fait et sa règle, et cet homme heureux qui avait écrit un *Essai sur le bonheur*, y disait en son calme et élégant langage : « La plupart des changements qu'un homme fait en son état pour le rendre meilleur augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire; mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune... Celui qui veut être heureux... a ces deux caractères : il change peu de place et en tient peu. » Et notre philosophe n'en changeait guère, en effet, car il ne fit en sa vie d'autre voyage que celui de Rouen à Paris. Et un peu plus haut il avait écrit encore : « Il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, etc..... Les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, et ils ne coûtent rien. »

Observateur rigoureux et délicat de toutes les bienséances, Fontenelle fut le modèle accompli de la société polie de son temps. Moraliste ingénieux et sagace, il avait dirigé sur lui-même ses propres observations, et avait appris à se connaître. Modeste et réservé dans son langage, il semblait, dit Crébillon, qu'il craignît d'avoir raison; et, pour citer un savant écrivain de nos jours, qui en a fait une particulière étude, « Il faut toujours revenir à lui pour apprendre à parler des autres et de soi. » Ce n'est pas qu'il n'eût aussi, son biographe l'avance sans peine, *sa petite vanité comme un autre*, il l'eut avec adresse et discernement. Mais, ainsi que le remarque un auteur anonyme, plus disposé à l'ironie qu'à l'éloge, « Il pèse ses mots, il ne hasarde ni un geste ni un sourire équivoque, *il manie, à son gré, son amour-propre et ne s'y prête qu'à propos.* » C'est ainsi qu'un tact exquis l'engage à se soustraire aux satisfactions de l'ambition la plus légitime, et quand le duc d'Orléans, régent de France, lui offre la présidence perpétuelle de l'Académie des sciences et le presse d'accepter, Fontenelle fait au prince cette réponse charmante : « Ah ! monseigneur, ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux. » Quel que fût d'ailleurs son amour-propre, il savait admirablement ménager celui des autres. On le vit sincèrement affligé d'avoir oublié le nom de *Marivaux* dans la préface de ses comédies, où il étudie les différents genres de ces compositions, et où il nomme les auteurs qui y ont excellé.

J'avouerai volontiers, si l'on veut, que ces qualités discrètes, contenues,

et en quelque façon négatives, n'ont pas le charme que répand autour de soi une sympathie plus ardente et plus vive. Mais au caractère facile se joignaient, chez Fontenelle, des vertus plus sérieuses et plus solides, qui le rendaient respectable. « Il est, nous dit M^{me} de Lambert, plein de probité et de droiture; il est sûr et secret : on jouit avec lui du plaisir de la confiance, et la confiance est la fille de l'estime. » Indulgent par nature, il *exigeait peu et excusait tout*, et l'on ne surprit jamais dans sa bouche, selon son aimable expression, « un mot qui pût jeter du ridicule sur la plus petite vertu. » Fontenelle, qu'on a si souvent accusé d'égoïsme, était pourtant susceptible d'amitié; cette amitié, il est vrai, n'était pas *fort tendre*, mais elle était égale et constante, *effective* plutôt qu'*affectueuse*; il y était fidèle et exact, et s'il était « difficile à acquérir, » il était « plus difficile à perdre. » Il resta pendant trente ans, et jusqu'à ce que la mort les séparât, l'ami de La Motte, son rival, un poète médiocre et célèbre de ce temps, qui fut, pendant quelques années, immortel; il disait agréablement, en parlant de cette liaison : « Un des plus beaux traits de ma vie c'est de n'avoir pas été jaloux de M. de La Motte. » Et quiconque connaît l'ardeur des rivalités littéraires ne le démentira pas. Il ne fut pas moins fidèle à d'autres amitiés auxquelles il survécut, et qui le liaient à M. le Haquais, avocat général à la Cour des aides; à M. Brunel surtout, son compatriote et son camarade de collège : et il sut, dans l'occasion, prouver à ce dernier son dévouement. Un jour, en effet (Brunel était à Rouen), il écrit à son ami ces seuls mots : « Vous avez mille écus; envoyez-les-moi. » Fontenelle répond avec simplicité : « Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'allais placer mes mille écus, et je ne retrouverais pas aisément une aussi bonne occasion; voyez donc. » Nouvelle lettre de Brunel; elle ne contenait que ces mots : « Envoyez-moi vos mille écus. » Et Fontenelle les envoya aussitôt, heureux que son ami eût eu confiance en son affection : « Nous ne faisons qu'un, » disait, en parlant de lui, notre philosophe, aussi bien par l'esprit que par le cœur. » Quand il parlait ainsi, Brunel n'était plus. Fontenelle éprouva de cette mort un tel regret que l'abbé de Vertot put dire qu'il en était *inconsolable*. M^{me} de Staal alla le voir à ce pénible moment : « Je le trouvai, écrit-elle, dans une affliction qui me fit plaisir, parce qu'elle honorait notre ami. Il m'a dit, longtemps après, qu'il n'avait jamais pu réparer cette perte. Peut-être y pensait-il encore quand il écrivait cette ligne mélancolique qui me semble dévoiler au moins bien de la délicatesse chez cet homme qu'on a taxé d'insensibilité : « Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés. »

Et que dirai-je de ces femmes aimables, toutes remarquables par les grâces de l'esprit, par la délicatesse du cœur ou par les séductions de la vertu, les Tencin, les du Boccage, les Staal, les Lambert, les Forgeville, les Geoffrin? Toutes elles furent ses amies, toutes elles charmèrent son âge mûr ou adoucirent pour lui les ennuis de la vieillesse, et presque toutes nous ont laissé des témoignages de la sérieuse sympathie et de la profonde estime qu'il sut leur inspirer. Comment croire, après cela, que Fontenelle ne fut pas digne d'être aimé?

Fontenelle savait aussi faire le bien. Il le faisait par devoir plus que par entraînement, mais il le faisait avec un secret qui en relevait le prix : « La main qui donnait se cachait avec plus de précaution que celle qui recevait. » C'était sa maxime qu'il fallait se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire; et quand on le louait de quelque bonne action, comme malgré lui il répondait ces simples mots : *Cela se doit.*

Les inclinations douces et la modération naturelle de Fontenelle lu rendaient sans doute ces vertus plus faciles; gardons-nous cependant de croire qu'il n'en coûte aucun effort pour être bon. M^{me} de Lambert certainement se trompe quand elle dit, en parlant de son ami : « Philosophe fait des mains de la nature, il est ce que les autres deviennent. » La réflexion et l'étude de soi-même avaient aussi concouru à perfectionner ce caractère aimable, et sur ce point j'en crois Fontenelle lui-même, qui nous découvre son secret quand il dit quelque part : « Quiconque a le loisir de penser ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux. »

Ce qu'il me reste à dire maintenant de Fontenelle ne sera pas long, je l'espère. Il vint pour la première fois à Paris, en 1674, à l'âge de dix-sept ans; mais ce ne fut que pour peu de temps, et dès l'année suivante il retourna dans sa ville natale. Mais lorsque plus tard, vers 1687 ou 1688, il revint dans la capitale pour s'y fixer, il habita successivement chez son oncle Thomas Corneille et chez M. le Haquais, son ami; plus tard le duc d'Orléans, régent, qui avait pour notre auteur une amitié particulière, lui offrit, au Palais-Royal, un logement que Fontenelle occupa jusqu'en 1730. Dans une occasion qui n'était pas sans gravité, il sut y montrer que chez lui le sentiment des bienséances pouvait s'élever jusqu'au courage, secondé par sa naturelle indolence. Paris était alors consterné par les désastres que venait de produire le fatal système de Law. On en faisait remonter la responsabilité au régent; les plus violents menaçaient de s'agiter, et Fontenelle fut averti par un neveu, M. d'Aube, qu'ils avaient annoncé le dessein de mettre le feu au Palais-Royal. M. d'Aube l'invitait à se mettre en sûreté,

et à venir coucher chez lui. Fontenelle refusa obstinément, resta malgré les instances, et le lendemain à son réveil, après une nuit tranquillement passée dans un profond sommeil, se contenta de dire froidement : « On n'a pourtant pas mis le feu. » Plus tard, causant de cette aventure avec l'abbé Trublet, il plaçait au nombre des motifs qui l'avaient arrêté l'embarras d'emporter son bonnet de nuit.

Dès l'année 1724, Fontenelle était devenu, par la mort de M. de Choisy, doyen de l'Académie française ; ce fut la dernière société savante aux travaux de laquelle il participa. En effet, il parvint, en 1740, à se faire dispenser des fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il avait alors quatre-vingt-trois ans. Déjà, en 1730, ce fardeau paraissait trop lourd à sa vieillesse et il avait demandé au cardinal de Fleury d'en être déchargé. Le ministre lui avait opposé des délais, et de nouvelles instances, faites en 1737, n'avaient pas obtenu plus de succès. Enfin, en 1740, le prélat ne put plus se refuser à accorder à Fontenelle un repos si bien mérité, et il lui permit de se retirer, par une lettre enjouée et gracieuse, qui commençait ainsi : « Vous n'êtes qu'un paresseux et qu'un libertin (ce mot signifiait alors indiscipliné, qui refuse de se soumettre aux règles), mais il faut de l'indulgence pour ces sortes de caractères, etc. » Un an plus tard, en 1741, nommé directeur de l'Académie française pour célébrer le cinquantième anniversaire de son entrée dans cette compagnie célèbre, il présidait l'assemblée solennelle du 25 août, et, dans un discours composé pour cette circonstance, le noble vieillard faisait entendre cette phrase mélancolique : « Les trois âges d'homme que Nestor avait vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie, qui s'est renouvelée plus de deux fois sous mes yeux. »

Ces vides qui s'étaient faits autour de lui l'avertissaient qu'il avait dépassé les limites ordinaires de la vie, et les infirmités à la fin survenues l'en avertirent plus strictement encore. Toutefois, dans cette nature douce et tempérée au physique aussi bien qu'au moral, il semblait que la douleur elle-même ne pût pas jeter de profondes racines. « Je ne souffre pas, disait-il, mais je sens une difficulté d'être. » « Il avait la goutte, dit à son tour M^{me} Geoffrin, mais sans douleur ; seulement, son pied devenait *de coton*, il le posait sur un fauteuil, et voilà tout. » Ce fut chez lui l'organe de l'ouïe qui s'affaiblit le premier ; il avait alors quatre-vingt-dix ans environ. Bientôt sa surdité augmenta et devint presque complète. Ses amis causaient autour de lui et, de temps en temps, il s'informait du sujet de la conversation, il demandait, selon son expression, *le titre du chapitre*. La

faculté d'entendre l'avait abandonné peu à peu, la vue lui manqua tout à coup. A l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, il n'avait encore jamais fait usage de lunettes. Un soir de 1751, Fontenelle se coucha après avoir fait, comme d'habitude, sa lecture à la lueur d'une bougie ; le lendemain, quand il se réveilla, il ne voyait plus et ne distinguait pas même les caractères les plus gros. On se hâta pour lui chercher un lecteur, on ne le trouva pas, mais on trouva bien mieux que lui. M^{me} de Forgeville, une de ses anciennes amies, femme aimable et douce, vint chaque matin le visiter, s'efforçant de distraire et de remplir cette double solitude qui l'envahissait, et qui lui faisait dire avec un reste de gaieté : « J'envoie devant moi mes gros « équipages. » Un jour, elle essaya de faire une lecture pour égayer la causerie languissante ; le vieillard l'entendit avec plaisir et le lui exprima, et, de ce jour jusqu'au jour suprême, la lecture chaque matin se renouvela.

La caducité jusqu'alors n'avait frappé que le corps de Fontenelle ; bientôt elle fit des progrès ; la mémoire céda à son tour, et il arriva à l'écrivain illustre d'oublier le titre de quelques-uns de ses ouvrages, mais elle respecta l'intelligence, qui resta jusqu'au dernier moment présente et vive.

Il y avait longtemps que Fontenelle avait quitté le Palais-Royal ; il avait demeuré d'abord dans la rue Saint-Honoré avec son neveu, M. d'Aube, qui mourut en 1752, et fut remplacé par M^{me} de Montigny, sa sœur, auprès du vieillard. Celui-ci, accablé d'ans, devint sujet à des défaillances ou évanouissements, dont les crises, peu à peu, se rapprochèrent. Le 1^{er} janvier de l'année 1757, comme poussé par quelque pressentiment cruel, il avait appelé de lui-même les secours de la religion, dont il avait toujours, du reste, pendant sa longue vie, pratiqué avec convenance les devoirs. Une semaine après, le 8 du même mois, sans angoisse, sans douleur, une nouvelle faiblesse le surprit ; on espéra qu'il en reviendrait encore : ses sens se réveillèrent imparfaitement ; mais le lendemain, doucement, comme il avait vécu, il s'éteignit. « Il mourut, dit spirituellement un écrivain de « notre temps, à l'âge de cent ans moins un mois, uniquement parce qu'il « fallait mourir. »

A. R.



HISTOIRE.



PHILIPPE IV (D'ESPAGNE).

(Explication de l'énigme historique.)

Philippe IV, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, naquit le 8 avril 1605; il avait donc seize ans en 1621, lorsqu'il monta sur le trône des Espagnes. Dès son avènement, il prit pour principal ministre le comte d'Olivarès; mais déjà les forces de l'empire de Charles-Quint allaient s'éteignant, et, en face de cet État, déjà sur son déclin, se trouvait le cardinal de Richelieu. Cet habile ministre disputa à Philippe la possession de la Valteline, à laquelle il prétendait, comme annexe du Milanais, et il soutint, autant qu'il le put, les révoltés des Pays-Bas, qui, en 1628, détruisirent toutes les forces que l'Espagne avait armées pour les soumettre. Bientôt après, Philippe perdit encore l'Artois et la Catalogne. Pour comble de malheur, le Portugal se souleva contre la domination espagnole, chassa les intolérables agents d'Olivarès et, sous le nom de Jean IV, proclama roi le duc de Bragance.

Frappé de tant de coups, désolé de la mort de sa femme, Élisabeth, fille d'Henri IV, il résolut de demander la paix à la France; elle fut signée, en 1659, dans l'île des Faisans. Les articles de ce traité, débattu par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, portaient, de la part de l'Espagne, renonciation à l'Artois, au Roussillon, à l'Alsace; et, comme pour sauver l'honneur de l'Espagne, dans une paix aussi honteuse pour elle, la fille de Philippe, Marie-Thérèse, donnait sa main à Louis XIV. C'est par ce mariage que, plus tard, la maison de Bourbon devait avoir des droits sur la couronne espagnole. « Les maladies et les contrariétés, a dit un historien, que souffrit constamment Philippe, avaient altéré sa constitution: la défaite de ses troupes à Villa-Viciosa, en 1665, lui porta le coup fatal. La lettre qui contenait cette triste nouvelle échappa de ses mains; et à peine eut-il articulé cette pieuse exclamation: « C'est la volonté de Dieu! » qu'il tomba sans connaissance... Il ne reprit ses sens que pour entendre les murmures de ses sujets, qui accusaient ses ministres d'avoir sacrifié la gloire castillane. Fatigué d'un règne si orageux, Philippe, qui désirait achever ses jours dans le repos, se montra disposé à entrer en négociations pour la paix avec la cour de Lisbonne: elles étaient à peine ouvertes, qu'il fut attaqué d'une dyssenterie, qui le mit au bord du tombeau. »

Voyant sa fin approcher, il se résigna, fit toutes ses dispositions pour assurer la couronne à son fils Charles II, et mourut, à soixante-un ans, le 17 septembre 1665.

A son avènement au trône, Olivarès lui avait fait pompeusement donner le titre de *grand*. Aussi, à la fin du règne de ce prince, un des règnes les plus malheureux dont puisse être affligé un pays, de généreux Espagnols, dans leur indignation, donnèrent à Philippe pour devise, un fossé avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand*. G.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la plus moderne des villes capitales de l'Europe?

POÉSIE.



LE PASSÉ.

(IMITÉ DE L'ANGLAIS, DE THOMAS MOORE.)

Souvent, pendant la nuit, dans l'ombre et le silence,
Lorsque s'ouvrent encor mes yeux demi-voilés,
Un fantôme bizarre auprès de moi s'avance,
Et m'offre le tableau de mes jours écoulés.
Je retrouve les pleurs de mes douleurs premières,
Des sourires, des mots que je croyais perdus,
Des regards que j'aimais, des voix qui m'étaient chères,
Et des cœurs qui ne battent plus !

Ainsi, quand le présent sommeille,
Et de mes yeux fuit effacé,
Le triste souvenir réveille
La pâle image du passé.

Quand je songe aux amis que j'ai vus disparaître,
Comme périt, le soir, la rosée du matin ;
Quand je songe à ces jours qui ne peuvent renaître,
Je crois parcourir seul la salle du festin.

De débris et de fleurs les tables sont couvertes;
 Dans cette vaste enceinte où règne un morne effroi,
 Je cherche mes amis à leurs places désertes...
 Tous sont partis, excepté moi!...

Ainsi, quand le présent sommeille,
 Et de mes yeux fuit effacé,
 Le triste souvenir réveille
 La pâle image du passé.

L. HALÉVY.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

LE CHEVAL ET L'ÉCUREUIL.

(FABLE.)

Docile au frein qui guide son audace,
 Le fier coursier s'en allait bondissant;
 Sur le sable son pied laisse à peine une trace.
 Un écureuil l'accoste, et lui dit, en passant :
 « Beau sire, en vérité, j'admire ton adresse,
 « Ton pied léger, ta grâce, ta souplesse;
 « Mais j'en sais autant que toi :
 « Soir et matin, à perdre haleine,
 « Je m'agite, je me démène,
 « Sans repos je travaille, et c'est un jeu pour moi. »
 Du petit animal respectant la folie,
 Le cheval lui répond d'un air de courtoisie:
 « Que mon maître à ses lois soumette ma fierté,
 « Il s'en faire gloire, honneur : son éloge m'anime;
 « Il reconnaît mes soins, et ma docilité
 « Aime à faire pour lui des efforts qu'il estime.
 « Mais que pour toi, perdant et ton temps et tes pas,
 « Sur tes petits pieds tu bondisses ;
 « Que tu tournes sans cesse, au gré de tes caprices :
 « De tout cela, dis-moi, que sort-il ? Du fracas. »

L
 tout
 lais
 U
 cert
 vous
 fait
 moy
 com
 Les
 tude
 gues
 Mme
 Loui
 N
 les d
 les
 époq
 déda
 siège
 artis
 aujo
 decin
 bibli
 Com

Sans peine on concevra le travers que je fronde.
Sans but pourquoi courir ou noircir du papier?...
On trouve, hélas ! dans ce monde,
Mille écureuils pour un coursier !

IRIARTE.

(Trad. par Léon Halévy.)

VARIÉTÉS.

QUELQUES NOTES SUR NOS AMEUBLEMENTS.

La mode ne règne pas seulement dans nos toilettes, son empire embrasse tout; il s'étend depuis les ornements qui décorent les façades de nos palais jusqu'aux plus modestes arrangements de nos intérieurs.

Un mobilier, tout aussi bien qu'une cathédrale et qu'un bijou, a sa date certaine et précise; les véritables artistes, parmi les tapissiers de Paris, vous diront toujours la date d'un bahut ou d'une console. Mais, sans avoir fait des études spéciales, qui ne classerait séparément le chêne sculpté du moyen âge, les dorures et les bois blancs de Louis XIV, les causeuses si commodes de Louis XV, et les fauteuils aux formes raides de l'Empire? Les meubles rappellent, d'une manière fort nette, les mœurs et les habitudes d'une époque. Quelle figure ne ferait pas le grand connétable Duguesclin, avec son buffle, sur un fauteuil de soie capitonné, et comme M^{me} de Pompadour serait hors de son cadre sur un escabeau de saint Louis !

Notre temps, où tout est « ondoyant et divers », a pris du passé les chênes, les dorures de Louis XIV, les formes contournées de la Régence, et même les meubles aux pieds de sphinx, que l'Empire avait adoptés. A cette époque, deux architectes d'un grand mérite, MM. Percier et Fontaine, ne dédaignaient pas l'étude des ameublements; ils remplirent l'Europe de sièges assez peu commodes, et de consoles renouvelées des Grecs, qu'un artiste d'un grand mérite exécutait avec la plus savante précision. Même aujourd'hui, les meubles de Jacob sont recherchés, et je connais un médecin de Paris qui en possède tout un cabinet depuis l'écritoire jusqu'à la bibliothèque; c'est une merveille pour le fini et le précieux du travail. Comme exécution, je n'ai jamais rien vu de plus parfait.

Aujourd'hui, l'acajou et le palissandre sont les plus répandus; il faut y joindre, pour les meubles de luxe, les ébènes et les bois de rose incrustés. Les canapés-causeuses ont remplacé les divans, qui ne se mettent plus que dans les fumoirs ou dans les salles de billards. Les fauteuils se rapprochent un peu du genre Louis XVI par la forme du dossier, mais conservent toujours, ainsi que les canapés et les chaises, la forme Louis XV, quant aux pieds. On a eu parfaitement raison de conserver ce genre de pieds, dont la cambrure donne au siège un aspect aussi gracieux que léger. Quelques bois de causeuses sont travaillés de manière à former médaillon aux deux bouts du dossier; tout le meuble suit naturellement. Cette disposition est originale et mignarde, mais elle ne saurait convenir à de grands appartements.

Les étoffes à la mode sont la moquette, le velours, la soie, les pékins, les lastings imprimés et les algériennes. Permettez-moi de vous soumettre, Mesdemoiselles, quelques observations sur le choix que l'on doit en faire, suivant l'usage auquel on les destine. J'ai consulté, à cet égard, les maîtres ès-tapisserie les plus connus de Paris.

La moquette, dont le travail a été tant perfectionné, et dont le prix a fort baissé depuis quelques années, n'a qu'un seul défaut : *elle est inusable*. Vous voilà averties; aussi, choisissez bien le dessin, la couleur; car ce médaillon, cette soie, cette guirlande, ces dessins, sinon toujours aussi vifs de ton, du moins toujours nets de ligne, vivront autant que vous. N'adoptez point des arrangements que le caprice seul pourrait vous faire rechercher; car, en ce cas, vous auriez trop de temps pour vous repentir. Cherchez de belles fleurs, de belles nuances, un fond d'une teinte solide, et surtout mettez à votre étoffe un prix raisonnable, vous aurez alors un meuble qui, pendant bien des années, aura très-bonne grâce.

De la moquette nous passons naturellement au velours uni. Nous ne parlerons pas du velours gaufré, parce qu'il ne sert plus qu'à remettre, par-ci par-là, dans un état plus présentable, le fauteuil de quelque grand-père qui tient à son vieux fauteuil, qui ne veut ni le quitter, ni en changer l'aspect: manie que je comprends bien, et qu'un jour, devenues grand's mamans, vous comprendrez à votre tour! Le velours uni, dis-je, est, à mon avis, ce qui convient le mieux pour ameublement sévère et sérieux; ses teintes, d'une rare beauté, ont des reflets charmants, elles se prêtent d'une façon parfaite à tous les caprices de l'ornementation.

Depuis quelques années la soie, qui est aussi très-solide, est très-recherchée. Les belles brocatelles sont d'un emploi excellent pour les sièges.

fauteuil

Les lampas, qui forment de si riches draperies, conviennent admirablement pour rideaux.

Quant aux autres étoffes, lastings imprimés, damas ton sur ton ou damas unis, tout le monde en connaît l'usage et la valeur; nous ne les citerons que pour mémoire.

Avant de quitter la nomenclature des diverses étoffes qu'emploient les tapissiers, souffrez, Mesdemoiselles, que je vous entretienne d'une innovation appelée, je crois, à prendre une large extension; je veux parler du satin de Chine, que l'on n'employait autrefois que pour robes, et dont on fait aujourd'hui de délicieux rideaux et de belles couvertures de fauteuil. Cette étoffe qui, par son apprêt, prend le lustre chatoyant de la soie, sied à ravir aux meubles capitonnés, à ces nouveaux sièges de carcasse de fer, qui sont, sauf les pieds, entièrement recouverts. Comme tenture et rideaux, sa pesanteur, qui est assez considérable, la fait bien draper et lui donne, dans les appartements hauts de plafond, les beaux plis d'une étoffe de grand meuble.

Comme indication générale, nous esquisserons, si vous voulez bien nous le permettre, l'ameublement d'un salon, d'une salle à manger, d'une chambre à coucher, etc., etc. Disons, avant de commencer, et afin que l'on ne nous accuse point à tort, que si nous aimons un bel intérieur, que si nous trouvons que c'est une partie élégante du bonheur, nous ne saurions trop blâmer l'excès d'une recherche qui, en ce genre, est on ne peut plus dispendieuse. Quand vous vous meublez, arrêtez-vous à ce que votre fortune vous permet; ne visez point à la quantité; achetez beau et cher; pas de mauvais bois, pas de fausse étoffe. Votre bourse, croyez-moi, s'en trouvera bien, et vous aurez toujours une maison propre et de bon goût.

Un salon complet se compose de quinze pièces : la causeuse, quatre fauteuils, six chaises à dossier garnies, deux *confortables* et deux chauffeuses, qui doivent être de dessins et d'étoffes différents du meuble, et enfin le pouff, qui sert de hors-d'œuvre et que je vous engage à recouvrir avec une tapisserie que vous aurez brodée vous-même sur un des nombreux modèles que vous offre ce recueil.

La chambre à coucher n'aura que quatre chaises et deux fauteuils en damas, si votre meuble de salon est en velours; en velours, si le salon est en soie; un fauteuil de toilette à coussins et à oreillettes, et enfin une *descente de lit*, petite chaise-fauteuil qui tient le milieu entre la chauffeuse et le confortable.

Pour la salle à manger, les chaises de cannes en bois de chêne blanc et vernies sont toujours choisies pour leur légèreté et leur solidité.

Le cabinet sera sévère, en velours bleu-France ou gros-vert; là, aussi, on permet encore quelquefois le large et long divan, mais sans oreillers et à dossier droit; le fauteuil de bureau à nouveau système tournant, les deux fauteuils et les huit chaises.

Je ne vous parle point des tentures; ce serait faire injure à votre bon goût; elles seront toujours en harmonie avec le meuble que vous aurez choisi.

Quant aux meubles proprement dits, les questions de lieu et de place en décident souvent le choix; mais cependant je ne veux point finir sans vous recommander de délicieuses petites étagères nouveau modèle, avec incrustations de glaces et de porcelaine peinte; ce sont de véritables bijoux.

MARIE D'IZY.

LA VICTORIA RÉGIA.

(VICTOIRE ROYALE).

Ce fut un grand jour dans les annales de l'horticulture moderne que celui où l'on vit éclore en Europe la splendide Victoria. Ainsi que les sujets d'une grande reine attendent avec inquiétude l'instant qui doit donner un héritier à son trône et à ses vertus, de même les disciples de la science comptaient avec impatience le jour où la reine superbe des plantes aquatiques entr'ouvrirait son éblouissante corolle, et le bulletin de la santé de la belle étrangère parcourait le monde en tous sens. Fille de la rivière des Amazones, née sous la zone torride, que de soins, que d'expériences on dut faire pour l'acclimater jusque-là ! on n'avait pas encore cultivé, en Europe, les plantes aquatiques des pays chauds : la science déploya pour elle ses plus habiles combinaisons.

La Victoria Régia fut apportée pour la première fois en Angleterre, en 1837, par sir Robert Schumburg, qui la dédia à la reine Victoria. Cette magnifique plante, la plus belle de toutes les aquatiques connues, appartient à la famille des nymphéas. Rien de plus splendide que son feuillage,

rien de plus admirable que sa fleur. Ses feuilles sont d'un beau vert foncé en dessus, et tachetées de points blanchâtres ; de longues veines traversent la feuille latéralement et s'étendent depuis le pétiole jusque sur les bords, qui sont relevés en bateau. Ses feuilles, larges, et un peu en cœur dans leur jeunesse, ont une grandeur de 1 mètre 50 centimètres ; le pétiole, après lequel elles sont attachées, atteint une longueur de 8 à 12 pieds ; c'est ainsi qu'elles flottent à la surface des eaux, ressemblant assez à une petite barque retenue par un long câble. Le dessous des feuilles est de couleur pourpre et garni d'épines sur les nervures. Le poids qu'elles peuvent supporter sur l'eau est vraiment fabuleux ; une expérience curieuse a été faite à Chalsworth ; elle consistait à placer sur l'une des feuilles de la Victoria une petite fille de dix ans, qu'elle a parfaitement soutenue et qui a traversé le bassin avec autant de sécurité qu'elle eût pu le faire dans le bateau le mieux confectionné.

Mais si les feuilles de cette belle plante sont remarquables par leur grandeur et leur beauté, rien ne peut égaler le luxe et la magnificence de sa fleur. Elle s'élève majestueusement du sein des eaux à 1 pied environ au-dessus de la masse liquide, et sa large corolle en forme de rose n'a pas moins de 9 pouces à 1 pied. Elle est ornée d'un grand nombre de pétales ; tous ceux de la circonférence extérieure sont blancs, quelquefois panachés de rouge, tandis que ceux du centre sont d'un carmin très-vif. L'odeur puissante qu'elle exhale est des plus suaves, et le fruit qui succède à cette superbe fleur, ressemblant par sa grosseur à un ananas, recèle une quantité considérable de graines mangeables et assez agréables au goût ; les indigènes de la Bolivie le désignent sous le nom de *maïs d'eau* et l'utilisent comme substance alimentaire.

MM. Jean Mecket et compagnie furent les premiers horticulteurs qui cultivèrent la Victoria, à Chelsea, près de Londres ; toute la ville s'en occupa, les journaux l'annoncèrent avec orgueil. On fit construire exprès une serre à deux pentes opposées, dont la température, élevée d'abord à 22 degrés Réaumur, dut descendre successivement jusqu'à 11 ; le bassin était lui-même chauffé par plusieurs tuyaux serpentant dans l'eau et marquant les mêmes degrés au thermomètre ; on établit un courant d'eau claire dans le bassin, et un autre tuyau fut placé pour conduire les eaux superflues au dehors. Ce bassin, enfoncé dans la terre jusqu'au niveau du sol, renfermait quatre grands paniers d'osier contenant une terre jaunâtre, substantielle, mêlée de sable de rivière ; c'est dans ces grands mannequins que l'on voyait plantés en ligne quatre pieds de cette curieuse

plante. Une couverture temporaire, placée au-dessus du bassin, était destinée à l'abriter, la nuit, du froid ou du vent.

Tant de peines et de soins furent enfin couronnés du succès, et l'un des plus beaux pieds fleurit. Quelques heures avant le développement de la première fleur, la Victoria exhala une odeur suave, pénétrante; on eût dit que la belle des belles mettait une certaine coquetterie à retarder l'instant qui devait la montrer à ses nombreux admirateurs, car elle mit deux soirées à s'ouvrir: le premier jour, elle s'entr'ouvrit partiellement; elle se referma aussitôt que parut le jour pour n'éclorre parfaitement que le lendemain au soir. C'est alors qu'elle déploya tout le luxe de son odeur et de sa beauté. Et cependant, nous devons en convenir, quelque splendide que pût apparaître à tous les yeux la reine des plantes aquatiques, elle était loin encore d'avoir la noblesse qu'elle possède dans son pays natal et à l'air libre.

On cultiva ensuite la Victoria en Bohême; et voici ce qu'écrivait en France, où la plante n'avait pas encore paru, le directeur des jardins du comte Thun, en Bohême, à M. Neumann, directeur des serres du Jardin-des-Plantes, à Paris :

Mars 1851.

« J'ai reçu plusieurs graines de la précieuse Victoria, que j'ai semées le 17 du mois de décembre, l'an passé; le 16 janvier, sept graines sont levées, un pied que j'ai conservé chez moi est devenu le plus fort et végète parfaitement; ses feuilles mesurent déjà 42 pouces de diamètre, et quoique je n'aie pas, comme M. Houlte, fait faire un moulin pour agiter l'eau, ce que jusqu'à présent l'on a regardé comme indispensable, j'espère, si la plante trouve assez de place, la voir fleurir cette année au mois d'août.

« Aussitôt que j'aurai le plaisir de voir fleurir la Victoria, car c'est la première plante de ce genre introduite dans l'empire d'Autriche, je ne manquerai pas de rendre compte de sa culture depuis la germination jusqu'à la fleuraison, et l'accroissement des feuilles est, jour par jour, enregistré. »

Le 5 juillet de la même année, M. Neumann reçut une autre lettre dans laquelle on lui disait que la Victoria était prête à fleurir; le 17, on lui annonça qu'enfin la première fleur s'était épanouie le 12, et la seconde le 13; les feuilles avaient 1 mètre 33 centimètres.

De même que dans la famille des nénuphars, dont cette belle plante est très-voisine, les fleurs ne durent que quarante-huit heures, mais elles se succèdent pendant fort longtemps.

Nous possédons aujourd'hui la Victoria, et l'on a pu admirer la beauté de sa fleur dans les serres du Jardin-des-Plantes, où elle a fleuri il y a deux

ans, entourée de nénuphars des plus belles espèces, et particulièrement du nélombo *magnifique*, son rival en célébrité et en majesté. Tout le monde connaît le nénuphar de nos climats, cette charmante plante jaune, blanche, quelquefois bleue, qui croît dans l'eau sur les bords de la Seine, et qui redresse avec coquetterie sa jolie tête au-dessus des eaux, pendant que ses grandes et nombreuses feuilles flottent à la surface ! Que de désirs elle provoque ! sans doute à cause de l'impossibilité où l'on se trouve d'en approcher. Pour ma part, j'ai vu souvent d'imprudents enfants descendre sur une berge rapide, avancer, intrépides, dans l'eau, malgré mes cris, mes prières, le pied enfoncé dans la vase, se retenant à un frêle brin d'herbe, à un fétu de paille... J'en frémis encore ! Un mouvement, un pas, ils étaient engloutis... Mais je les voyais revenir, rouges d'émotion et de plaisir, tenant la fleur d'or, l'objet de leur convoitise... Quelques minutes plus tard, ils abandonnaient sur la plage, avec la plus profonde indifférence, cette même plante pour laquelle ils avaient risqué leur vie. Enfants, grands ou petits, nous sommes tous un peu de même, et ce que nous possédons cesse souvent d'avoir du prix pour nous !

Le nélombo est le plus beau des nénuphars étrangers à notre climat ; on l'a surnommé le *Magnifique*, en raison de sa beauté ; il habite les deux presqu'îles de l'Inde, les îles de la Sonde, les Moluques et la plupart des autres archipels de ces parages, ainsi que la Chine, le Japon et la Perse ; il croît en grande abondance dans la vase des étangs.

La beauté de sa fleur l'a fait consacrer, dès l'origine de la civilisation, par les Chinois et les Japonais, de même que par les Indous et les Égyptiens, aux divinités les plus révérees chez ces peuples de l'antiquité ; dans l'Inde, cette plante porte, en sanscrit, le nom de padma, les Malais l'appellent bongo, et les Chinois lien. Théophraste et d'autres auteurs anciens en font mention sous le nom de kiamos, et c'est en elle qu'il faut reconnaître aussi le lotos sacré des Égyptiens. L'image de son fruit se trouve sur une foule de monuments hiéroglyphiques.

La corolle du nélombo rivalise de grandeur avec celle de la Victoria, et souvent elle atteint de 8 à 15 pouces ; les feuilles ont souvent 3 pieds de diamètre ; les fruits, comme ceux de cette dernière, sont logés dans un réceptacle commun et s'y trouvent par sept ou huit. Les renflements tubéreux du nélombo sont recherchés par les habitants de l'Asie équatoriale et de la Chine ; il en est de même de l'amande de la graine, qui est grosse comme un gland, et que l'on cueille avant que l'enveloppe extérieure ne soit devenue dure. Les pétioles et les pédoncules de cette plante se

mangent comme légumes lorsqu'ils sont encore verts et tendres, ils sont d'une saveur agréable; le peuple se sert souvent de ses feuilles, au lieu de plats ou d'assiettes.

Les Chinois cultivent les nêlombos dans les pièces d'eau de leurs jardins et dans de grandes terrines que l'on place dans les appartements; ils en possèdent des variétés à fleurs doubles, blanches, bleues ou panachées, comme la Victoria, de diverses nuances roses et pourpres.

Quoi qu'il en soit de la beauté et de la célébrité du nêlombo, la palme de supériorité est restée à sa superbe rivale, la Victoria; on la cultive ici depuis si peu de temps, que l'on ne peut encore la connaître qu'imparfaitement. Quelques nouvelles expériences peuvent cependant faire penser que le jour n'est pas éloigné où l'on pourra la cultiver à l'air libre, pourvu qu'elle soit bien exposée. On ne sait encore précisément si elle est vivace; les botanistes ne sont pas d'accord sur ce point: les uns le croient ainsi; d'autres, appuyés sur des expériences, assurent qu'elle n'est que bisannuelle, c'est-à-dire d'une durée de deux années seulement.

Quand la belle Victoria sera tout à fait acclimatée chez nous, on lui découvrira peut-être quelques nouvelles perfections; le ciel a été si généreux à son égard, que l'on n'aurait plus le droit de s'étonner de rien. Nous en ferons part à nos abonnées, si notre Régia Victoria a pu leur inspirer quelque intérêt.

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

RECRÉATIONS,



MARIETTA ROBUSTI¹.

(Suite.)

CHAPITRE II.

Aussitôt que Marietta Robusti eut dix-huit ans, commença le grand chapitre des demandes en mariage. Sans se dissimuler que cette situation se devait présenter tôt ou tard, le Tintoret n'avait point osé approfondir d'avance une question qui l'effrayait: vivre séparé de Marietta lui semblait impossible; mais sa tendresse paternelle s'arrêtait au point où elle serait devenue de l'égoïsme. Il voulait le bonheur de son enfant, et comme il la savait raisonnable, il se promit de ne point la contrarier, tout en se ré-

¹ Dans notre numéro du 25 juin dernier, page 272, ligne 29, et page 274, ligne 16, au lieu de *Sansorino*, lisez: San-Sovino.

servant le droit d'examen, auquel la prudence d'un père ne doit jamais renoncer. De son côté, la jeune fille, afin de prendre, autant qu'il dépendait d'elle, les intérêts d'un père si bon, décida dans sa petite sagesse qu'elle n'épouserait ni un étranger, ni un homme dont les goûts et la profession pourraient l'arracher à sa famille et aux arts qu'elle cultivait.

Les esprits vulgaires sont faits de telle sorte que la conduite des autres leur semble volontiers le guide de celle qu'ils doivent tenir, ce qui explique pourquoi une demande en mariage en attire souvent quantité d'autres. Lorsqu'on sut, à Venise, les premières ouvertures qu'avait reçues maître Robusti, beaucoup de jeunes gens, persuadés de leur mérite, s'empressèrent de se mettre sur les rangs. Tandis que le père délibérait, de nouvelles propositions arrivèrent de toutes parts, les unes extravagantes, les autres avantageuses. Le Tintoret en discuta le pour et le contre avec sa fille, en lui laissant le soin de prononcer. Marietta pencha pour la négative, et, afin de mettre un frein à cet engouement général, elle publia son envie d'attendre encore deux ou trois ans avant de songer au mariage.

Il y avait alors, sous les galeries des *Procuratie*, un vieil orfèvre, économe et laborieux, qui aurait pu faire fortune s'il n'eût été empêché par les bornes de son intelligence. Le Tintoret, qui était de ses amis, répétait souvent au bonhomme Toldi que toute profession où il fallait du goût devenait un art, et qu'au lieu de suivre aveuglément la mode, un orfèvre de talent devait la diriger.

— Tous les arts sont frères, disait le maître, et qui peut plus peut moins. Si vous aviez appris le dessin, vous sauriez mettre sur le papier des projets de votre invention, au lieu d'imiter les trouvailles des autres, et si vous étiez exercé à manier la terre glaise, le bronze et le marbre, vous verriez que l'or et l'argent vous obéiraient mieux. Vous pourriez alors prétendre au titre d'artiste, et peut-être un jour l'orfèvrerie de Venise deviendrait la rivale de celle de Florence.

— A quoi bon ? répondait messer Toldi. L'ambition éveille les soucis. Gardez vos insomnies et votre gloire. Je suis heureux de ma condition : artisan je demeure, artisan sera mon fils, et dans un siècle, je veux qu'on lise encore au-dessus de notre porte : *Toldi, orfèvre*. Si je vous écoutais, cent jaloux, ennemis de ma race, me persécuteraient avec fureur, et l'on vendrait quelque jour des chaussures dans ma boutique, comme dans celle où florissait le respectable teinturier qui vous a donné la vie.

Le fils du vieux bijoutier ne partageait point ces préjugés de routine. Lorsqu'il entra dans l'atelier du Tintoret, Paolo Toldi tombait en extase.

Il parlait bas et marchait sur la pointe du pied, comme dans une église. Il lui semblait que tous ces personnages créés par le pinceau l'appelaient dans un monde dont l'entrée lui était fermée. Devant les beaux portraits de Marietta surtout, il éprouvait une admiration qui lui déchirait le cœur, comme si le génie de la jeune fille eût mis un abîme entre elle et lui. Il avait plus peur d'elle que d'une princesse, et il aurait cru lui manquer de respect en l'appelant autrement que la divine Marietta. Heureusement, messer Toldi n'interdisait point la musique à son fils. Paolo, qui avait une belle voix, chantait des ariettes à deux parties avec la fille du Tintoret. Ce commerce de voisinage et d'amitié durait depuis plusieurs années, lorsque Paolo sentit avec effroi l'amour se glisser dans son âme. A l'instant même où il faisait cette terrible découverte, il était précisément le sujet d'une altercation entre les deux vieillards de qui dépendait son bonheur.

— Mon compère, disait le Tintoret, il n'est pas bien à vous de mettre empêchement aux heureuses dispositions de votre fils. Donnez-le-moi pendant un an ; je dirigerai ses études dans le sens qui convient à sa profession, et quand j'en aurai fait un artiste en orfèvrerie, vous verrez que nous le marierons plus facilement.

— Mon fils sait assez de dessin pour un orfèvre, répondit le père. Si je vous le donnais, il m'échapperait bientôt, et les gens de notre métier se doivent préserver de la manie de *barbouiller*.

— Il vous sied bien, s'écria le maître avec colère, il vous sied bien de blasphémer contre la peinture, misérable batteur d'or !

— Oui, je suis batteur d'or et j'en fais vanité, reprit l'orfèvre, et quant aux facilités de marier mon fils, je les trouverai plutôt en battant de l'or qu'en chargeant de couleurs des murailles et des toiles.

— C'est selon à quelle porte vous irez frapper, répondit le Tintoret.

Marietta, voyant que la querelle s'échauffait, s'empressa d'intervenir ; elle eut quelque peine à réconcilier les deux vieillards, et lorsqu'ils se furent touché la main, elle se tourna vers Paolo, en lui disant d'un ton de compassion sincère :

— Mon pauvre ami, vous voilà condamné : vous ne serez jamais qu'un ouvrier.

Ce mot fut un coup de poignard pour l'infortuné Paolo. Il sortit de la maison du Tintoret, et courut comme un fou dans les rues de Venise. Il s'arrêta enfin, éperdu de douleur, sur un des quatre cents petits ponts de cette ville romantique, et, voyant son image dans l'eau du canal, il se dit à lui-même :

— Ouvrier que tu es, méprisé du père et de la fille, oses-tu bien vivre encore ! misérable batteur d'or, ne vois-tu pas que tu es perdu ? Mets donc fin à tes maux en te plongeant dans la lagune.

Par bonheur, un vent frais rida la surface du miroir, et le pauvre garçon, qui était frileux, trembla d'horreur à l'idée de mourir dans l'eau froide. En attendant un jour plus chaud, il se lamenta sur son triste sort, et comme il se crut l'être le plus malheureux qui fût dans l'univers, l'attendrissement lui ôta la force d'exécuter son fatal dessein. Il lui sembla possible de vivre encore et de condamner son amour à la peine du silence perpétuel ; mais c'était un homme simple que le bon Paolo, et le fond de ses pensées, qu'il voulait ensevelir comme dans un tombeau, était lisible sur son visage expressif. Un jour, Jacques Robusti lui posa la main sur l'épaule en souriant.

— Mon ami, dit le maître, est-ce que le mot cruel de ma fille ne t'a produit aucun effet ?

— Il m'a brisé le cœur, répondit Paolo.

— Eh bien, il faut vaincre l'obstination de ton père et te réhabiliter dans l'esprit de Marietta. Imagine quelque belle pièce d'orfèvrerie, invente le dessin d'un vase ou d'un ciboire ; tu me montreras tes essais, et je te donnerai des conseils.

— Vous me rendez la vie ! s'écria le jeune homme, car le mépris de Marietta et de son bon père était plus affreux pour moi que la mort même.

— Dépêche-toi donc de faire ton chef-d'œuvre, puisque c'est le seul moyen de plaire à ma fille.

Paolo courut s'enfermer avec ses crayons, et se mit à l'ouvrage sans tarder. L'espoir, en rentrant dans son âme, y appela l'enthousiasme. Son imagination, comprimée jusqu'alors par la crainte, s'illumina tout à coup. Il couvrit de dessins plusieurs feuilles de papier, et bientôt de ce chaos sortit le projet d'une coupe en argent soutenue par trois anges groupés autour d'un cep de vigne. Pendant la nuit suivante, une multitude de figurines passèrent devant les yeux de Paolo, et le matin, en regardant son travail de la veille, il se sentit capable de mieux faire. Au bout de huit jours, il tira enfin de ses ébauches des dessins finis, qu'il alla présenter au Tintoret en tremblant.

— Eh ! dit le maître, cela n'est pas trop mal. Ces têtes d'anges sont jolies. Je sais à qui ressemble celle-ci. Mais voilà une main qui ne vaut rien. Ces draperies sont raides ; il faut leur donner de la souplesse, briser les plis, — comme ceci, — marquer les formes du corps à travers l'étoffe.

Tout en parlant, le Tintoret retouchait une figurine, changeait une attitude, corrigeait une draperie, tant et si bien que le projet du pauvre Paolo se trouva entièrement de la main du maître.

— A présent, mon ami, que tu as fait un excellent dessin, il faut exécuter cette coupe avec la cire, et tâcher de la bien modeler. Garde-toi de montrer ces papiers à ma fille, car elle y verrait que je t'ai donné quelques avis, et cela est inutile.

Paolo éprouva des difficultés infinies à mettre en relief ces figures, dont le crayon n'indiquait les formes que par artifice. Un jour qu'il s'était épuisé en vains efforts, il sortit de chez lui découragé et prit, en rêvant, le chemin de San-Luca. Marietta, seule dans l'atelier, terminait les accessoires d'un portrait. Tandis que Paolo contemplait cet ouvrage achevé, la jeune fille lui dit, sans tourner la tête :

— Vous n'avez donc plus le désir d'être un artiste ?

— J'en meurs d'envie, répondit-il, et je voudrais faire un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, pour vous l'offrir.

— C'est une bonne idée, et le moyen de vous relever dans l'estime de mon père, sans fâcher le vôtre. Dépêchez-vous de mettre ce projet à exécution.

— J'y travaille sans relâche ; mais la cire rebelle refuse de prendre sous mes doigts les formes que je voudrais lui donner. Tout à l'heure, dans un accès de dépit, j'ai jeté mon ébauchoir pour venir me distraire près de vous.

— Tant mieux ! ce dépit-là est d'un artiste. Apportez-moi votre ouvrage, nous le retoucherons ensemble ; je m'entends assez bien à modeler la cire, et je pourrai vous être utile. Il faut absolument terminer votre chef-d'œuvre, et prouver à mon père que vous n'êtes pas un batteur d'or.

La coupe ébauchée fut présentée secrètement à Marietta, qui s'étonna fort du mérite de la composition, et comme Paolo se garda bien de lui montrer les dessins retouchés par le Tintoret, elle n'eut aucun soupçon de la supercherie. Les difficultés qui avaient rebuté le pauvre orfèvre s'aplanirent en un moment, sous les doigts habiles de Marietta. Le chef-d'œuvre touchait à sa perfection, et Paolo, ravi de sa double connivence avec le père et la fille, voyait approcher le jour de son triomphe.

Sur ces entrefaites, un jeune homme de la noblesse, qui revenait d'une mission en Égypte, où il avait déployé du courage au service de la *Sérénissime Seigneurie*, entendit parler, jusqu'en Afrique, de la célèbre fille du Tintoret, qu'on appelait la merveille de Venise. Le seigneur Valaressa, riche, indépendant, membre du Grand-Conseil, parent ou allié des personnages les plus illustres, voulait choisir une femme dans sa ville natale,

et il la voulait accomplie. La jeune fille dont la réputation l'était venue chercher si loin, et que des reines avaient demandée pour fille d'honneur, lui parut le meilleur choix qu'il pût faire. Pour ne rien entreprendre à l'étourdie, Valaressa vint en curieux à l'atelier du Tintoret, admira les peintures du maître et lui commanda un tableau. Ce travail devint le prétexte de visites et d'entretiens. La facilité de mœurs et la bonhomie de Jacques Robusti donnèrent au jeune homme un libre accès dans la maison. Bientôt il fut reçu en ami. Comme il parlait avec esprit de ses voyages, et qu'il aimait réellement la peinture, il sut intéresser le père et la fille. Il avait un palais sur le Grand-Canal; il y donna une fête aux artistes, parmi lesquels figuraient les frères Caliari, André Schiavone, Franceschi et d'autres moins célèbres. Maître Robusti reçut des honneurs particuliers et présida la réunion, comme doyen des peintres de Venise. Après certain temps, lorsqu'il jugea le moment favorable, Valaressa députa son cousin, le vieux sénateur Zeno, qui vint demander officiellement, et en termes fort polis, la main de Marietta. Le Tintoret se montra, comme il le devait, touché d'une démarche si flatteuse. Il répondit qu'il ne voyait point d'objection à faire et que le reste dépendait de la volonté de sa fille, car il ne voulait la contraindre en rien. Le *magnifique seigneur* approuva cette sollicitude paternelle, et se retira en disant qu'il s'en rapportait à la sagesse, au goût et aux sentiments élevés de la jeune fille.

Aussitôt qu'il eut reconduit le vieux sénateur jusqu'à sa gondole avec toutes sortes de respects, maître Robusti chercha dans sa tête quelle objection il avait pu oublier, et il n'en trouva aucune. Toutes les conditions les meilleures semblaient réunies pour le bonheur de Marietta, et cependant ce mariage lui inspirait une répugnance dont il voulut découvrir la cause. Alors il reconnut que ce qu'il redoutait le plus, c'était précisément la fortune, le beau nom, la noblesse du jeune prétendant. Il sentait que sa fille, une fois emmenée dans un monde brillant dont elle serait l'idole, il ne la verrait plus que de loin en loin, comme par faveur, et que les échos de l'atelier ne résonneraient plus gaiement aux accords du luth et de la mandore. Mais toutes ces considérations ne regardaient que lui seul, et c'était de sa fille qu'il voulait le bonheur. Éclairé par cet examen de conscience, maître Robusti envoya chercher Marietta, et lui fit part avec solennité des ouvertures du sénateur Zeno. Il insista sur les avantages d'une telle proposition, sur les mérites du prétendant, sur la délicatesse et la bonne grâce de ses procédés; enfin il présenta tout ce qui faisait son inquiétude et ses craintes, comme des raisons déterminantes en faveur du

mariage, et il ajouta qu'en refusant un parti si honorable on s'exposerait à un reproche d'orgueil et de folie, au mépris des gens de qualité et au blâme de toute la ville.

Marietta, pendant ce discours, tenait ses grands yeux fixés sur le visage du Tintoret. Elle n'y découvrit nul indice de contradiction entre les paroles et la pensée; elle ne sut point deviner que l'avocat plaidait contre lui-même. Ce raffinement de tendresse et de dévouement lui échappa. Trompée par ces apparences, elle crut obéir aux désirs de son père en lui disant qu'elle consentait à recevoir le protégé du sénateur Zeno sur le pied d'un prétendant à sa main. Elle demanda ensuite la permission de se retirer dans sa chambre, et, chacun de son côté, le père et la fille se mirent à pleurer de leur séparation.

Paolo, ayant terminé son chef-d'œuvre de cire, venait de le porter chez le fondeur pour le transformer en une belle coupe d'argent, lorsque messer Toldi lui annonça brusquement le prochain mariage de Marietta.

— C'est une affaire de vanité, poursuivit le vieillard, sans remarquer le trouble de son fils. Maître Robusti ne me trouvera plus digne d'être son compère. Mais nous rirons bien quand cette fille tant chérie rougira de lui dans sa nouvelle famille.

Le pauvre Paolo demeura d'abord comme frappé de la foudre. Son désespoir se tourna ensuite en frénésie. Il tira de sa cachette le fruit inutile de ses études et il leva le poing pour écraser d'un seul coup son chef-d'œuvre; mais la figure d'ange à laquelle il avait donné les traits de Marietta désarma sa colère, et, au lieu de frapper cette image charmante, il lui adressa les reproches les plus tendres. Malgré les assurances de messer Toldi, quelque chose lui disait que tout n'était pas encore fini. Les encouragements qu'il avait reçus du père et de la fille, à l'insu l'un de l'autre, lui faisaient pressentir un malentendu. C'eût été une folie, il est vrai, que de vouloir se poser en concurrent d'un jeune patricien; mais il y a toujours tant de raisons pour qu'un projet de mariage soit rompu, qu'on en peut mettre en doute la conclusion jusqu'au dernier moment. Il n'était donc pas impossible qu'en y aidant, celui du seigneur Valaressa vînt à manquer comme les précédents. Le meilleur suppléant de l'intelligence et du savoir c'est l'intérêt, et Paolo, qui avait une juste connaissance du sien, ne prit pas d'autre conseiller. Il résolut d'aller aux informations, d'épier son rival et de fournir au Tintoret des prétextes de retirer sa parole.

PAUL DE MUSSET.

(La fin au prochain numéro.)

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^{me} ANNÉE.

LETTRE X.

A BLANCHE.

Juillet 1854.

Il n'est guère d'article de mode qui ne parle de la pluie ou du beau temps, les variations de l'atmosphère ayant une grande influence sur nos toilettes. On prétend que le roi du Congo choisit pour se promener un jour où il fait beaucoup de vent; alors il ne met son bonnet que sur une oreille; et s'il vient à tomber, le monarque impose une taxe sur les habitants de la partie de son royaume d'où le vent a soufflé. La France, par bonheur, n'a pas à redouter de tels *coups de vent*, mais le commerce se plaint avec raison d'une saison aussi maussade. Les caoutchoucs et les parapluies seuls triomphent, et il est impossible de ne pas en reconnaître l'utilité, tout en déplorant leur manque d'élégance.

Les modes de cette saison te sont connues, je n'ai guère à m'occuper aujourd'hui que de petits détails indispensables. La lingerie est plus élégante que jamais. Les broderies au plumetis font fureur. Les robes de mousseline à plusieurs volants sont fort jolies pour les jeunes femmes et les jeunes filles. Les volants sont à grandes dents festonnées au point de rose, avec un semé de pois de différentes grosseurs, ou de légers ramages; pour ces sortes de jupes, il faut choisir des dessins à effet, et ne pas employer du coton fin. On peut enrichir cette robe en posant à la tête de chaque volant un bouillonné en mousseline, dans lequel on passe un ruban de couleur; et, de distance en distance, on peut aussi poser sur ces bouillonnés de petits papillons de ruban étroit de deux nuances. Le corsage qui, pour toilette de jour, est montant et fermé par derrière, se compose d'entre-deux brodés et d'entre-deux de valenciennes. Les manches, formées de plusieurs volants de mousseline, sont aussi papillonnées de rubans et ornées de bouillons. Un mantelet-écharpe en mousseline, richement brodé, orné de deux volants semblables à ceux de la robe, complète une toilette charmante de fraîcheur et de grâce pour une jeune femme un peu svelte. Pour jeune fille, cette toilette peut convenir pour soirée. Ces broderies reviennent fort cher lorsqu'on les achète, aussi auront-elles toujours de la distinction. Les personnes qui ne voudraient pas broder le mantelet peuvent simplement l'entourer d'un bouillonné de mousseline,

recouvrant un ruban de taffetas et cachant la tête d'un double volant, sur lequel on forme quatre plis plats. Ce dernier pli, qui remplace un ourlet, se termine par une petite dentelle. On peut porter ce mantelet en tulle noir. Il n'est pas très-coûteux.

On ajuste aussi avec une jupe blanche un corsage à *bretelles*, qui est busqué et garni d'un plissé en ruban n° 22, prenant naissance dans le dos, au bas de la taille, s'évasant sur les épaules, et revenant à la ceinture, en ayant, derrière et devant, la forme d'un V. Le plissé s'arrête devant et laisse toute la largeur au ruban, pour former sur la jupe de larges bouts flottants. Dans quelques portraits du temps de Louis XV, on retrouve des garnitures en dentelles plissées à la vieille, et posées sur les épaules comme des bretelles d'homme. Cette mode me paraît assez jolie avec les robes décolletées, et certainement nous la verrons reparaitre un de ces jours ou, pour mieux dire, un de ces soirs.

Les canezous de tulle noir sont très-capricieusement enjolivés; on les orne de bandes de velours posées longitudinalement, de papillons ou de pois de velours, de rubans de couleur. Les manches, le col, les basques, sont enrichis de dentelle noire. Ces corsages se portent sur une robe décolletée, à manches courtes.

Je t'ai envoyé, il y a quelques mois, un dessin de *col cavalier* et la manchette assortie. Ces cols se brodent sur jaconas double ou toile double, et sont brodés d'un semé au plumetis. La manchette est relevée et rattachée par des boutons doubles: ces cols sont très en faveur. Tu dois avoir remarqué, dans quelques magasins, des mousselines à raies satinées et mates; on les emploie pour manches, et, dans l'espace qui se trouve entre les raies, on brode des colonnettes de fleurs, des semés de marguerites, etc. Le poignet se festonne du côté de la main. Tu trouveras, dans le *Magasin*, des dessins qui pourront te servir pour cette nouveauté.

Les lingères entremêlent aussi des entre-deux de valenciennes à la guipure de Venise, pour enrichir de beaux cols Mancini, et des bouillonnés qui, avec les manches-duchesse, conviennent pour les toilettes de campagne.

Les jupons de lingerie se font à trois ou quatre volants. Lorsque l'on veut produire de l'effet, on mélange la broderie anglaise avec des lacets en fil, retenus de chaque côté par des brides au feston, comme pour le point de Venise. Les jupons habillés se composent de plumetis et d'entre-deux de valenciennes; les plus nouveaux sont, dit-on, à large ourlet surmonté d'une rivière.

La broderie anglaise, un peu dédaignée par les femmes, est toujours charmante pour les enfants.

Quelques couturières, qui tendent à renverser les basques, font réparaître les corsages fermés derrière. Les formes de manches sont très-variées : il y a les manches castillanes, les manches Henri IV, etc., etc., et chaque couturière a un nom à elle ; il vaut donc mieux t'en expliquer quelques-unes. La manche à plusieurs volants (qui date de l'année passée) a ses volants superposés, suivant la forme pagode ; lorsqu'ils sont en soie, on les double d'une mousseline empesée ou d'un jaconas bien raide. Les volants des robes se doublent aussi, surtout ceux de barège. On peut, sous les robes de soie, placer, de distance en distance, et à l'envers, bien entendu, de grosses pailles de riz, qui sont bien supérieures, comme effet, à la crinoline.

Je reviens à mes manches. L'on en fait à trois bouffants, séparés par un poignet ; le dernier bouffant s'arrête au coude et soutient deux volants retombant sur une manche de lingerie à deux volants aussi. D'autres n'ont qu'un bouffant, retenu au bras par un poignet, auquel est rattaché un ample volant ne tombant que jusqu'au coude ; la sous-manche se compose de larges bouillonnés entremêlés d'entre-deux et terminés par un volant de broderie ou de dentelle. D'autres enfin sont justes dans le haut du bras, ont un bouffant à la hauteur du coude et un volant sur l'avant-bras. Le bouffant de la manche de notre gravure de ce mois est retenu par des flots de ruban ; l'ensemble de toute la toilette est très-gracieux. Toutes ces inventions, du reste, n'excluent pas la manche pagode sous différents aspects. Ainsi une manche que j'appellerai à créneaux est d'un joli effet ; elle simule trois manches superposées et tailladées en créneaux ; les ouvertures des créneaux se contrarient ; les basques de la robe sont coupées de même. Les ornements sont tellement nombreux, que je ne puis que te les énumérer : tu choisiras entre les effilés, la dentelle, les rubans, le velours, la passementerie, les galons, etc.

Pour la campagne, il y a de jolis déshabillés en jaconas, et même en toile d'Alsace ; celles-ci ont des jupes unies, les jaconas ont des volants, les vestes remplacent le corsage, si l'on veut.

Je crois t'avoir parlé longuement des chapeaux dans ma dernière lettre ; mais n'ai-je pas oublié de t'entretenir des capotes de tulle coupé par trois bouillonnés de tulle, dans lesquels on passe un ruban de couleur ? Le fond est à porte ; la passe est garnie d'une ruche en blonde ; on la rend plus élégante en l'ornant de roses, de marguerites ou de touffes de fleurs légères.

Comme capeline de toilette, je te recommande la dentelle de paille ornée de fleurs telles que des pavots de crêpe rouge avec feuillage de velours noir.

L'habit de cheval est toujours en drap, le corsage à basques, à manches à revers. Le col cavalier et les manchettes assorties accompagnent ce costume. Le chapeau d'homme est abandonné pour le feutre à larges bords, orné de plumes d'autruche. A la campagne, l'on peut se permettre l'amazone de fantaisie en cachemire de couleur, le corsage en piqué blanc et le chapeau de paille coquettement enjolivé de rubans.

Les toilettes des petites filles sont pleines de coquetterie ; elles sont un reflet de celles des mamans. Les canezous blancs en mousseline, garnis de volants tuyautés, les jupes à volants, les corsages à basques, les petits mantelets ornés de volants montés à plis creux, les capotes ornées de blonde et de fleurs, n'est-ce pas là la description d'une parure de femme ? Le chapeau rond, en paille d'Italie, est plus seyant pour un enfant de dix ans que pour une toute petite fille.

Un petit garçon de trois ans porte encore la veste à basques et la jupe un peu écourtée. Un jeune enfant de sept ans, forcé de porter encore la blouse de popeline ou de cachemire, se console en échangeant la jupe contre le pantalon.

Notre petit costume de nankin donné sur la gravure, et orné de galons blancs, peut être garni en vert ou en bleu, si on le préfère.

La maussaderie du temps, si fatale à toutes les coquetteries de la mode, a fait le succès de l'application sur verre, que Paris a baptisée du nom de *potichomanie*. Les grands papetiers exposent, dans leurs montres, des vases de toutes formes, des porte-allumettes, des coupes, etc. Les femmes, à qui le plaisir de la promenade est refusé, se vengent sur les Chinois, les fleurs et les fruits, de leur emprisonnement. Pour donner une idée de ce que l'on peut obtenir, avec des ciseaux, du papier et du verre, j'ai fait une potiche, vraie forme chinoise, avec couvercle, et je l'ai prêtée à M^{me} Helbronner, qui la laissera voir aux abonnés du *Magasin* et qui tient à leur disposition les papiers et les Chinois dont elle est composée. Ces vases sont très-faciles à peindre : on achète des couleurs fines, soit en vessie, soit en tube ; on les mélange bien jusqu'à ce que l'on ait obtenu la teinte que l'on cherche. Par exemple, pour le vert tendre et pâle des vases chinois, on prend du Paul Véronèse et du blanc d'argent, il faut beaucoup plus de blanc que de vert ; il faut bien mélanger ces couleurs avec un couteau à peinture, en faire une quantité suffisante pour ne pas s'y reprendre à deux fois, et se servir, pour peindre, d'un large pinceau qu'en peinture

on appelle brosse, et poser la couleur, non par couches lisses, mais en *tapotant* ; je me sers de cette expression, parce qu'elle sera comprise par tout le monde. L'on doit se rappeler qu'il faut trois couches de peinture pour arriver au mat de la porcelaine. Lorsque les vases ont le goulot étroit, il faut que la brosse soit coupée et rattachée de côté au manche par une ficelle, comme les pinceaux des badigeonneurs.

J'ai vu de grands vases, destinés à l'autel de la Vierge, qui étaient fort beaux. Dans un écusson blanc, entouré de découpages dorés, étaient les lettres de la Vierge ; le reste du vase était fond bleu d'outremer, parsemé d'étoiles d'or. On trouve des écussons et des alphabets dorés, que l'on découpe comme d'autres dessins, et qui apportent une grande variété dans cette sorte d'ouvrage. Adieu. C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Quelques personnes ont la peau si délicate qu'elles ne peuvent s'exposer au grand air ou au soleil, sans être immédiatement couvertes de taches de rousseur. Quelquefois même ces taches prennent un caractère plus grave en s'étendant, larges et brunes, sur certaines parties du visage ; dans ce cas on prendra, pour les faire disparaître, cette préparation du docteur Raimond, que l'on peut trouver chez tous les pharmaciens :

2 grammes de borax,

40 grammes d'eau de rose.

Mêlés ensemble, on s'en lavera le visage tous les soirs avant de se coucher. Cette eau est excellente pour les rougeurs et la couperose.

Pour éviter le hâle, il faut aussi savoir que plus la peau est fréquemment mouillée, plus elle est susceptible de brunir à l'air, et ne pas faire usage, pour la figure, de savons qui contiennent souvent un caustique dangereux à la peau, et la prédisposent à tous les inconvénients du grand air.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Calotte grecque au crochet (n° 29).

Cette calotte, dont on trouve le dessin aux n°s 27 et 28, se fait en cordonnet ou ficelle ; celle que nous avons dessinée était fond noir, le dessin bleu de France. Pour les personnes qui aiment les couleurs plus vives, elle est aussi d'un charmant effet fond noir à dessin rouge ; au surplus, nos yeux sont tellement accoutumés, depuis quelque temps, aux mélanges de couleurs les plus opposées, que l'on peut se permettre, en ce cas, toutes les originalités, telles que bleu

et rouge, jaune et rouge, etc., qui se rapprocheront alors du genre oriental, en si grande faveur à notre époque.

On peut monter soi-même cette calotte; elle doit se doubler d'un taffetas léger, qui sera transparent; puis d'une toile de bougran très-légère, enfin d'une coiffe pour l'intérieur: tout cela très-mince, pour ne pas rendre la calotte lourde; on ajoutera un beau gland en soie, semblable au fond, ou même au dessin, si on le préfère.



Corbeille à fruits pour service de table (n° 30).

Le n° 30 est une corbeille à fruits pour bout de table; on en fait une, trois ou cinq, suivant le service. C'est surtout à la campagne, où les collations s'offrent si fréquemment, que cette gracieuse fantaisie est le mieux employée; elle orne et garnit la table en faisant valoir les fruits qu'elle renferme.

Cette corbeille se monte sur carcasse de laiton; on la fait en laine tricotée (façon mousse), elle est parsemée de petites marguerites également faites en laine.

La laine, pour cet usage, se vend tout assortie de six nuances, cinq de verts différents et une de brun. Nous avons donné, dans les années précédentes, la méthode de préparer la laine pour ce genre d'ouvrage, cette méthode est aujourd'hui si répandue qu'il serait inutile de revenir sur ce sujet.

Quoique la carcasse de la corbeille n° 30 se vende toute préparée, comme l'on n'a pas toujours la facilité de se procurer ces objets en province, on pourra prendre, pour la remplacer, une corbeille d'osier de forme agréable; on la couvrira en dessus de percaline verte, et l'on posera la laine (mousse) dessus, rang par rang, en tournant autour de la corbeille et en la cousant au fur et à mesure, ayant soin de rapprocher ces rangées de manière à éviter les intervalles et à couvrir exactement la percaline. Si la corbeille dont on se sert pour carcasse n'avait aucun ornement sur les bords, on pourrait y suppléer en y formant des dents arrondies en fil de laiton, ce qui lui donnerait plus de grâce, en élargissant légèrement le haut, ainsi que se trouve celle que nous avons dessinée chez M^{me} Sophie Helbronner. Ces dents se garnissent de chenille verte, de même que les deux anses, que l'on peut faire soi-même, rondes ou ovales, à volonté.

On pose ensuite sur la mousse, ainsi que la gravure l'indique, de petites marguerites en laine blanche, à cœur jaune, qui produisent le meilleur effet. On trouvera dans la quatrième année du Journal, page 91, la méthode détaillée pour faire les fleurs de ce genre; celles-ci sont néanmoins si faciles, que nous pourrions peut-être éviter, en deux mots, à nos abonnées, une recherche ennuyeuse. Avec de la laine blanche, que l'on met double et même triple, on forme des bouclettes dans lesquelles on passe, juste au milieu, un petit laiton à fleurs; on tortille le laiton droit en l'air et on le coupe, c'est ce qui forme le bout du pétale et le maintient droit. Ensuite, avec de la laine jaune, on forme une petite masse que l'on noue serrée par le milieu, ce nœud forme le dessous; on ramène en dessus tous les brins de laine et l'on coupe ras, pour former une sorte de pompon; ce petit cœur jaune forme le milieu de la marguerite entouré par les pétales, qui doivent se coudre autour; on double l'intérieur avec de la percaline. Cette fantaisie est peu coûteuse et peut figurer agréablement parmi le nombre de celles qui sont inventées pour l'époque des prix.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Mouchoir, broderie en point de Venise, dessin riche d'ornement; l'intérieur se remplit en points de dentelle, ainsi que l'indique la gravure; le feston se fait à points de rose.</p> | <p>2. Col Mancini, dimension moyenne, beau dessin à pois perlés, pois pleins et feston point de rose. Ce patron, qui n'est pas exagéré comme grandeur, est des plus nouveaux et des mieux portés.</p> |
|---|---|

3. Mouchoir, dessin de pois gradué, plumetis; le feston se fait au point de rose, les pois pleins, et bourrés plus ou moins, à volonté.
4. Petit dessin de myosotis, au plumetis pour chemises, brassières ou vêtements d'enfants.
5. Dessin plumetis ou anglaise, pour chemiset, corsage de dessous, camisole, etc.
- 6 7, 8. Petits dessins au plumetis, du même genre que le n° 5 et destinés aux mêmes emplois.
9. Ecusson, ornement, broderie au point de Venise, feston point de rose, avec le nom *Aglæe*. Ce nom se fait en cordonnet très-fin, au plumetis sur les bords et points d'échelle au milieu des lettres, ainsi que l'indique la gravure.
10. Ecusson oriental, avec le nom *Kitty*, pois pleins ou œillets.
11. Chiffre du Christ pour remplacer le chiffre de la Vierge sur le dessin de la nappe d'autel donné en novembre 1853.
12. *E. C.* Plumetis orné.
13. *Z. L.* Enlacées, au plumetis.
14. *E. V. S.* Enlacées, au plumetis.
15. *Léocadie*. Lettres gothiques, point de Venise et plumetis pour les rosettes.
16. *Madeleine*. Plumetis simple.
17. *Florine*. Lettres gothiques, le milieu des lettres se fait au plumetis mat et le bord avec un cordonnet très-fin qui l'entoure.
18. *Hélène*. Plumetis, pois, griffes et grains de café.
19. *Isoline*. Feston.
20. *A. R.* Lettres anglaises.
21. *Irma*. Lettres gothiques, plumetis mat, entouré de cordonnet.
22. *Angèle*. Lettres anglaises. Plumetis orné.
23. *Mathilde*. Plumetis, graine de café.
24. *Stylite*. Plumetis fleuri.
25. *Julie*. Plumetis.
26. Dessin tulipe d'Orient, sur filet carré pour broderie en reprise. Ce dessin est d'un très-bon effet pour dessus de meubles; il peut également se faire au crochet.
27. Rond d'une calotte grecque au crochet en cordonnet ou ficelle (*Voir aux Ouvrages*).
28. La bande de la calotte (*Voir aux Ouvrages*).
29. L'ensemble monté (*Voir aux Ouvrages*).
30. Corbeille de mousse pour bout de table (*Voir aux Ouvrages*).



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Dessin point de Venise et œillets pour bonnets d'enfant de huit à dix ans. Ce joli semé peut aussi servir pour manches.
2. La porte du bonnet d'enfant, point de Venise et œillets.
3. Ce dessin, à la fois très-riche et très-léger, se fait au plumetis, pois pleins, cordonnets et brides dans les feuilles, il est charmant pour volants de robe en mousseline, bas de jupon, etc. On peut le simplifier à volonté, en ne prenant que le feston orné du bas. Ce feston se fait plein et légèrement bourré.
4. Dessin assorti au n° 3, pour manche.
5. L'entre-deux assorti aux n°s 3 et 4.
6. Beau dessin riche au point de Venise, œillets et feston. Ce dessin, d'une grande nouveauté, se brode au-dessus de l'ourlet de robe, peignoir, jupon, etc.
7. Entre-deux assorti au n° 6, pour manches.
8. Dessin mignonne pour chemise, brassière, vêtements d'enfant, chemise de femme, etc.
9. Entre-deux assorti pour poignets de chemises de femme, d'enfant, etc.
10. Mouchoir bordure grecque. Ce dessin se brode au plumetis ou feston sur l'ourlet, on en découpe l'intérieur, ainsi que la gravure l'indique; les endroits ombrés marquent la place où l'ourlet doit rester double. Ce genre est très-distigué et très-simple pour jeune fille.
11. Mouchoir, feston point de rose sur application de tulle, grande nouveauté. Ce charmant dessin est très-facile à exécuter; il peut se faire simplement au feston point de rose, sans application.
- 12, 13, 14 et 15. Boutonnieres au plumetis pour chemises d'homme. L'on doit en faire trois pour cet emploi. Ces petits dessins peuvent également servir pour fichu de femme.
16. *Aimé*. Au feston.
17. *Clothilde*. Plumetis simple.
18. *A. M.* Plumetis dentelé, cordonnet très-fin.
19. *M. G.* Plumetis fleuri.
20. *L. J.* Lettres enlacées, plumetis orné.
21. Dessin pour filet droit ou crochet, dessus de meubles. Le filet peut s'acheter tout fait, ainsi que nous en avons prévenu nos abonnées: M^{me} Sophie Helbronner en tient à leur disposition de trois grosseurs différentes.



Explication de la gravure de modes.

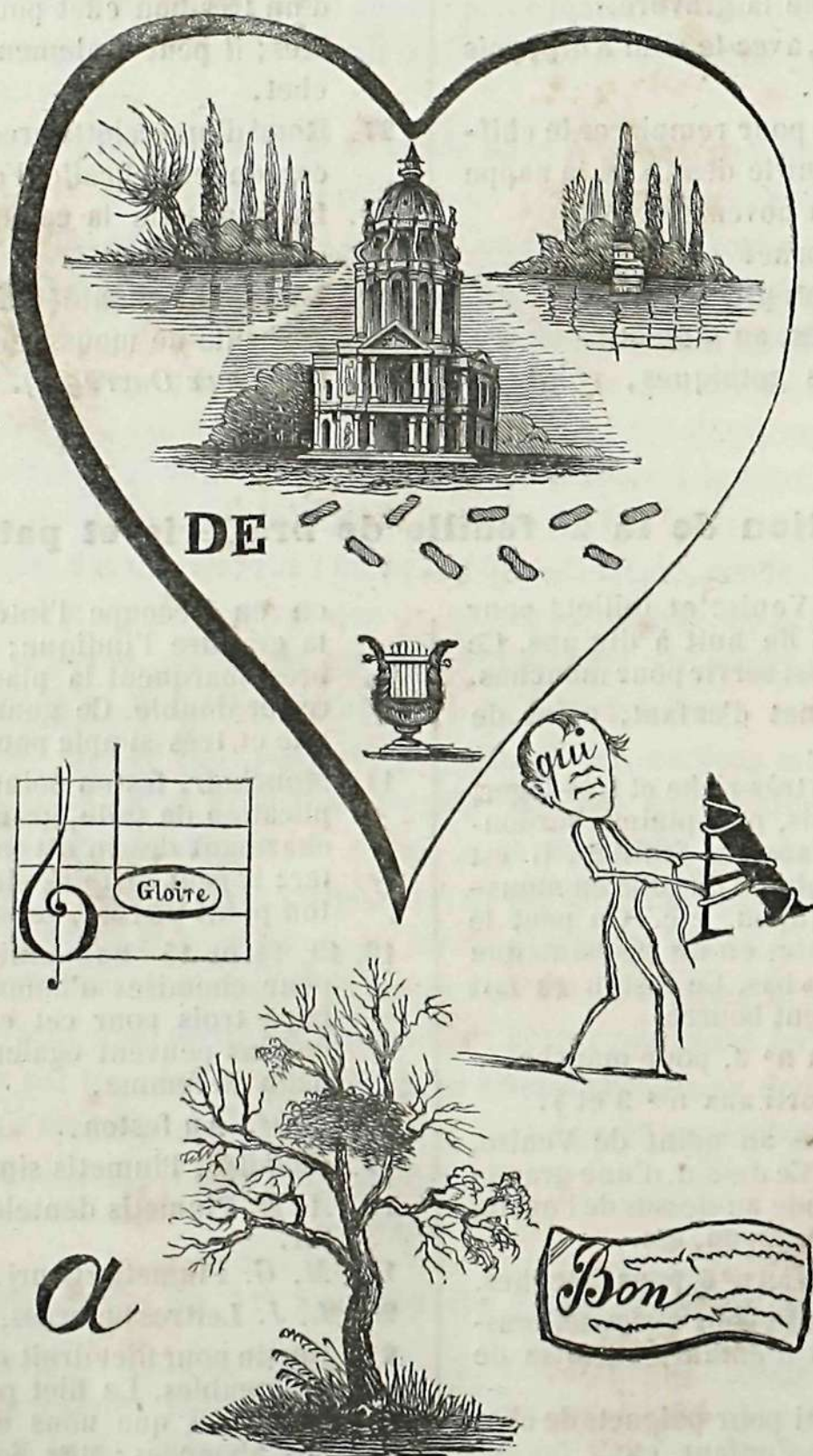
TOILETTE DE PROMENADE. Corsage montant et à basques. La garniture des basques est rapportée. Ce corsage est garni de petits rubans étroits. Les volants sont ornés de la même façon. Chapeau de paille de riz garni de rubans et de fruits.

TOILETTE DE PROMENADE. Corsage busqué plat et recouvert d'une petite pèlerine entourée de garnitures festonnées; manches ouvertes sur le coude et ornées par la même garniture. Chemisette ouverte et manches brodées au plumetis. Chapeau de paille lisse entouré d'une ruche et orné de roses et de rubans posés en barrettes.

COSTUME DE PETIT GARÇON. Blouse de nankin orné de galons. La jupe est montée à plis creux. Chemisette en jaconas avec entre-deux brodé. Pantalon large, broderie anglaise. Chapeau de paille à bords retroussés.

**Explication du Rébus du mois de Juin.**

Soyez sensible à l'amitié, elle adoucit les chagrins de la vie.

**RÉBUS.**

JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



Dessiné par J. M. L'Imp. de la Galande, 65, Paris.

MAGASIN DES DEMOISELLES

Par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (Fac simile) 2 sèpias, 7 albums de musique, 2 gravures sur
16 gravures de modes 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle petits patrons ouvrages à
fil, fild, tricot, crochet ouvrages nouveaux, rébus illustrés planche crochet couleur bleue planche de petits ouvrages fantaisie et argent

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte.

PARIS